

L'entente indispensable dans l'œuvre éducative

Autor(en): **Coquoz, E.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **78 (1949)**

Heft 4-5

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040539>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'entente indispensable dans l'œuvre éducative

« La grande difficulté dans l'éducation, disait déjà Fénelon, c'est l'irrégularité des parents ; tout le reste est inutile, s'ils ne veulent concourir eux-mêmes dans ce travail ; le fondement de tout, c'est qu'ils ne donnent à leurs enfants que des maximes droites et des exemples édifiants ; c'est ce qu'on ne peut espérer que d'un petit nombre de familles. » Combien cela est encore vrai aujourd'hui !

L'éducation publique ne peut vraiment se concevoir que par l'action des parents ; elle ne donnera tous ses fruits qu'à la condition que la famille la prépare, la soutienne ou la complète. Mais il arrive souvent qu'on jette l'enfant à l'école comme un fardeau dont on se décharge. L'école est considérée par beaucoup de parents comme une « garderie d'enfants ». Il s'agit pour eux de se débarrasser des petits diabolins qui les importunent. Le père et la mère consentent à veiller sur le bien-être matériel de leur progéniture, mais pour tout le reste, ils s'en remettent aux maîtres d'école.

Quelle déplorable attitude ! Non seulement les parents ne se préoccupent pas de l'éducation morale de leurs enfants, mais ils ne saisissent pas les occasions qu'offrirait une vie de famille régulière, de fortifier dans le cœur des petits les sentiments de respect, de confiance ; ils les aident, au contraire, par une complaisante complicité, à saccager l'esprit de discipline, de soumission, et à dépouiller les maîtres du prestige moral inséparable de toute autorité.

A ce propos, nous protestons contre l'aberration de certains parents. Des élèves reviennent en classe, après une absence, en présentant au maître une excuse fautive, les enfants sachant et disant eux-mêmes que les motifs indiqués étaient contraires à la vérité. Quelle œuvre éducative peut-on attendre des efforts du corps enseignant quand la tâche délicate qu'il reprend jour après jour est sabotée par tant d'inconscience coupable ? Bien des misères de notre temps trouvent leur origine et leur explication dans la faiblesse des parents à l'égard des enfants. On s'abandonne, on compose, on abdique, on prend parti pour l'élève contre le maître ou contre le règlement. On s'adresse aux autorités pour soutenir les plaintes ou les revendications contre le corps enseignant et l'on oublie que jamais on ne gagne en confiance et en équité ce que l'on sacrifie en respect et en discipline. On crie son mécontentement et on ne songe pas même à se demander si l'on a fait son devoir soi-même. Comment peut-on espérer que l'école puisse assurer l'éducation d'un élève si l'action du maître est entravée, contrariée par l'action de la famille ?

Nos écoles font leur possible pour exercer une influence salutaire ; les maîtres et maîtresses se donnent la plus grande peine pour inculquer à la jeunesse des habitudes d'ordre et de ponctualité, le sens de l'effort quotidien, du travail consciencieux. Mais toute cette peine reste à peu près inutile si l'enfant n'est pas préparé dans le même sens par l'atmosphère familiale. Là où la famille ne peut ou ne veut pas faire sa part, l'école ne saurait suffire à tout.

Nos temps troublés imposent aux parents, plus que jamais, le devoir de travailler en étroite collaboration avec les éducateurs. Il n'y a rien de plus indispensable dans l'œuvre de formation de la jeunesse que la parfaite entente des éducateurs. Cette harmonie doit régner entre le père et la mère, entre les parents et les maîtres. Briser cette harmonie, c'est compromettre toute l'éducation. Inconsciemment ou non, les parents sont des professeurs d'anarchie-

détruisant l'autorité des maîtres d'école au lieu de la renforcer, mettant leur amour-propre à flatter les enfants ou à les approuver quand ils ont résisté à l'instituteur ou à l'institutrice. Sur ce point, il n'y a pas de finesse qui se puisse comparer à celle de l'enfant, qui reconnaît pour ainsi dire au flair la personne sur laquelle il peut compter pour résister à son maître.

Les parents ont donc le devoir de soutenir auprès de leurs enfants l'autorité des maîtres et maîtresses. Approuver ou consoler l'enfant qui se plaint sans raison de son instituteur, c'est manquer à l'équité et à son devoir d'éducateur. Il faut sauvegarder le prestige de l'autorité, seul moyen efficace d'action sur ceux qui ne sont pas encore en possession de toute la puissance de leur raison. Le fondement de l'entente entre parents et maîtres est la confiance réciproque. Désavouer cette confiance, la détruire, c'est agir avec lâcheté, sinon avec inconscience. Que les parents regardent les éducateurs avec respect et sympathie. Ceux-ci ne sont pas pour eux des étrangers ou des ennemis, mais des collaborateurs dévoués.

Certains parents font entendre souvent des critiques contre l'école. On accuse les maîtres de ne rien comprendre à la vie, de ne pas connaître les enfants et de les surcharger de devoirs. Quoi que l'école fasse, on la critique. Des parents, à qui le maître a refusé une permission, parce qu'il l'estime insuffisamment motivée, protestent avec vivacité et gardent l'enfant. Les élèves doivent se présenter en classe avec des devoirs soignés; si le maître se permet d'exiger plus d'application, on dira : c'est un pénible. Une société organise-t-elle une soirée demandant la participation de garçons ou de fillettes, le refus du maître de suspendre les tâches à domicile est considéré comme une grosse incompréhension. La vie, telle que la comprennent des pères et mères, c'est tout ce à quoi l'école s'oppose, tout ce qu'elle contrarie. Loin de moi de croire que l'école doive remplir toute la vie de l'écolier, le soustraire à toute influence extérieure, mais il est paradoxal tout de même que la famille moderne, qui s'en remet de plus en plus à l'école pour les tâches éducatives, supporte avec tant de mauvaise humeur les contraintes que cette école lui impose pour le bien de l'enfant.

Quand je me reporte aux années studieuses de ma jeunesse, je vois nettement dans mon souvenir une salle de classe sombre, dépourvue de tout ornement. Le maître dirigeait une école fort nombreuse; il passait rapidement d'un cours à l'autre, distribuant le travail. Les explications étaient rapides, mais les élèves faisaient tous de louables efforts et les moins doués arrivaient même à un résultat appréciable. Mais si peu de chose pour nous égayer, surtout rien pour nous distraire.

Ce fut ensuite mes études secondaires, mon passage à Hauterive. Nous n'avions là qu'un seul plaisir : étudier, lire, nous enfoncer dans nos livres. Rien pour nous distraire ! Nous étions totalement séparés du monde. Nous vivions dans un calme absolu, avec nos leçons, nos devoirs qui remplissaient nos journées, même les dimanches. L'enseignement que nous recevions avait une force inouïe, il nous isolait du reste du monde. Nous étions tout à nos études et nous n'avions pas le choix. Nos livres n'étaient pas illustrés. Nos professeurs étaient souvent graves et sévères. Nous vivions en quelque sorte dans une retraite perpétuelle.

Aujourd'hui, tout favorise la dispersion des élèves. Le foyer familial n'est plus, dans la plupart des cas, un abri, une oasis de tranquillité et de paix favo-

nable à l'étude, à la concentration de l'esprit. C'est pourquoi nous affirmons hautement que l'école a l'impérieux devoir de résister à l'agitation, à l'inquiétude et à la confusion qui caractérisent notre temps. Elle doit sauvegarder la culture. Les parents ne devraient jamais oublier les exigences spirituelles de l'enseignement et s'efforcer de donner à l'enfant, à ce garçon de 5^e ou de 6^e classe, par exemple, la sensation qu'il est aimé par ses maîtres et que ceux-ci lui apportent quelque chose d'*irremplaçable*. Dans notre bonne ville il y a tant de sollicitations, tant de sources de distraction pour nos élèves : la rue d'abord, les sports, les soirées, les œuvres de jeunesse, le cinéma parfois, la radio. Où est la part de l'école dans ce tourbillon ? Nos enfants ont besoin d'être défendus contre un perpétuel papillonnement, contre la dispersion. Il faut les aider à *concentrer tout leur intérêt sur l'école*. Il faut, autour d'un petit garçon qui veut travailler, une zone de calme, de paix, que les parents doivent assurer. Le développement d'une âme, d'une intelligence, ne se fait pas dans l'agitation. Que les parents soient bien convaincus qu'ils ont à aider l'enfant à se concentrer et à s'intéresser à ce qu'il fait en classe maintenant, à ce qui est aujourd'hui sa tâche essentielle : *se former et s'instruire*.

Il y a même des parents qui vont jusqu'à dégoûter les enfants de la vie qui les attend à l'école. Ces prêcheurs de misère sont plus nombreux qu'on ne croit. J'écarte pourtant les mauvais parents, j'entends ceux dont l'exemple de paresse, de désordre ou d'inconduite place l'enfant dans des conditions de développement que l'école a grand peine à combattre. J'ai vu autour de moi, pendant les vacances, de bons parents en liberté avec leur progéniture débordante de joie et de mouvement, ce qui est tout naturel. Mais voici les propos que j'ai notés : « Ah ! vivement la rentrée, il me tape sur les nerfs, ce gamin ! » « Attends la rentrée, tu verras si tes maîtres te dresseront ! » Le gosse ne semble pas prêter beaucoup d'attention à ces propos, mais cependant, peu à peu, s'insinue dans la tête du petit un rapprochement douloureux : école, dressage, punition. Que les parents impatients, excédés, surveillent leurs propos !

On dit aussi que l'enfant est fait pour jouer, pour agir, et on le plaint d'avoir à subir les contraintes de l'école. A la vérité, l'enfant vit pour agir, vit en agissant et toute forme d'activité lui est bonne quand elle sollicite ses capacités. Il s'élançait à la conquête du monde. Les vacances lui en offrent des moyens : les jeux, les courses dans la campagne, les découvertes, les plaisirs de l'escalade. Mais l'école lui en offre d'autres, et souvent bien plus efficaces. L'école est un fragment de son monde, pourquoi lui en faire un épouvantail ? L'école l'aide dans sa conquête.

L'effort scolaire, c'en est de l'activité à dépenser ! C'en est un sport ! Echaufauder un récit, résoudre un problème difficile, bâtir un dessin, collectionner des cartes, chanter, sauter, évoluer à la leçon de culture physique ; avoir un bon maître savant et patient qui a réponse à tout, satisfait les curiosités et suggère de nouvelles dépenses d'énergie ; avoir de bons camarades avec qui discuter, se mesurer, s'empoigner quelquefois : n'est-ce pas vivre, agir joyeusement ? Pourquoi ne pas créer autour de l'école une atmosphère de confiance, d'entrain, de joie, de bonheur, qui la fasse désirer, aimer ?

L'école d'aujourd'hui, ce n'est pas la liberté perdue. Le travail dirigé en classe, ce n'est pas la corvée. Les heures passées à étudier sont souvent des heures de joie profonde, même pour les enfants.

Combien j'ai approuvé cette maman qui disait à son petit garçon : « Tu

sautes, tu cours, tu fais de belles promenades, quelle joie pour toi, tu seras fort pour la rentrée ; bientôt tu retourneras en classe : ce sera un grand bonheur de retrouver tes camarades et de raconter à ton maître tout ce que tu as découvert. » Paroles simples et vraies qui ne séparent pas l'école du monde de l'enfant.

L'école peut certes beaucoup de choses pour développer les jeunes intelligences et former les cœurs et les volontés, mais que la famille ne détruise pas inconsciemment ce que l'école édifie à grand-peine. Ces deux institutions doivent se compléter pour atteindre leur but commun.

E. COQUEZ.

† M^{lle} Emma Pasquier

Le 27 février mourait à Bulle, après de longues et pénibles souffrances, chrétiennement supportées, M^{lle} Emma Pasquier, qui, pendant 35 ans, avait été institutrice dans notre canton.

M^{lle} Pasquier avait fait une partie de ses études à l'Ecole secondaire de jeunes filles, puis ses parents s'étant installés à Bulle, elle les avait terminées à l'Institut de la Visitation. Après avoir obtenu son brevet pour l'enseignement primaire en 1881, elle enseigna pendant quelques années à Bulle et elle fut appelée, en 1900, sur la suggestion de Mgr Quartenoud, alors directeur de l'Ecole secondaire, par M. Python, directeur de l'Instruction publique, à se former comme maîtresse professionnelle de lingerie. M^{lle} Pasquier partit pour Dresde où existait une remarquable école de lingerie, puis pour Paris afin d'étudier une méthode de coupe simple, et s'initier à la mode parisienne. De retour à Fribourg, M^{lle} Pasquier fut chargée de donner les cours de travaux manuels à l'Ecole secondaire et à l'Ecole normale selon les nouveaux programmes d'éducation féminine que, l'un des premiers en Europe, préconisait Mgr Quartenoud, et d'autre part, de diriger l'Ecole de lingerie. Avec l'esprit qui la caractérisait, M^{lle} Pasquier se plaisait à rappeler ses débuts difficiles : l'unique élève avec son travail, sa machine à main, suivait la maîtresse dans les diverses salles où se donnait l'enseignement de l'ouvrage manuel. Les connaissances multiples de M^{lle} Pasquier, son éducation parfaitement chrétienne, son amour du travail bien fait, son souci de la précision, sa justice, son énergie, la crainte salutaire qu'elle savait inspirer aux paresseuses, lui permirent d'exercer par son enseignement un véritable apostolat, et lui attirèrent l'estime de toutes ses élèves.

Malheureusement, en 1919, M^{lle} Pasquier dut subir une grave opération qui l'obligea à donner sa démission. Elle se retira dans la maison de retraite de Melchenbuhl où elle laissa le souvenir d'une personne charitable, généreuse, à l'esprit toujours alerte et vivant. A l'âge de 80 ans, M^{lle} Pasquier vint s'installer à la maison bourgeoise de Bulle. C'est là qu'elle s'éteignit paisiblement, entourée de l'affection de tous ; le dévouement des Révérendes Sœurs, les consolations religieuses lui aidèrent à supporter avec générosité de pénibles souffrances, et le grand nombre d'amis qui assistaient à ses funérailles prouvait assez l'estime et l'affection que lui gardaient tous ceux qui avaient connu M^{lle} Pasquier.

HÉLÈNE TORCHE.